

Les vitraux de papier de Martin Müller-Reinhart

Jacques-Bernard Roumanes

Volume 44, Number 181, Winter 2000–2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53017ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roumanes, J.-B. (2000). Les vitraux de papier de Martin Müller-Reinhart. *Vie des arts*, 44(181), 28–30.

Les vitraux de papier

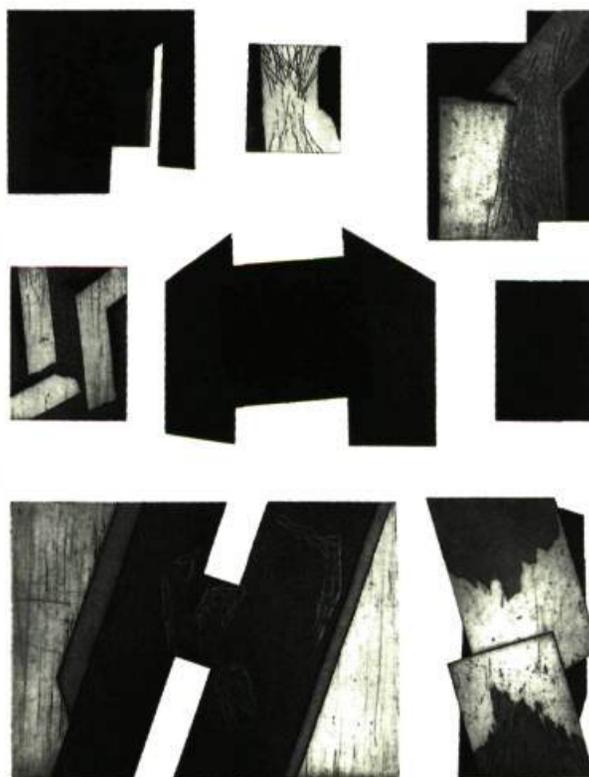
de Martin Müller-Reinhart

Jacques-Bernard Roumanes



*« Heureux celui qui met
son énergie dans
l'accomplissement
des tâches
qu'impose la vie
sans s'inquiéter
du résultat,
bon ou mauvais;
sans se soucier
des conséquences;
cette indifférence
ramènera son attention
vers des considérations
spirituelles. »*

L.V. Beethoven



Le projet T

LA RICHE PALETTE DU GRIS

A L'ORIGINE DU GRIS :

VOILÀ LA GAMME

DANS LAQUELLE

TRAVAILLE

MARTIN MÜLLER-REINHART.

SURPRENANTES FIGURES

ENTRE LE BLANC,

COULEUR DE L'ABSOLU,

ET LE NOIR,

COULEUR DE L'ESPRIT.

1994. Ganagobie, petit village écrasé de soleil. Il fait chaud. Aussi chaud que dans le désert de Gobi, pourtant nous sommes en Provence. Martin Müller-Reinhart marche lentement dans le désert de l'effacement de soi. Il marche depuis si longtemps dans la chaleur du désastre de la vie! Lorsqu'il franchit le porche de l'église abbatiale de Notre-Dame de Ganagobie, il est d'abord aveuglé par la pénombre qui règne dans le chœur, mais la fraîcheur du lieu le saisit, le transporte. Soudain, il est au musée du Louvre! Dans la perspective de la Grande galerie... Il s'avance incrédule dans l'allée centrale de son passé aride d'artiste solitaire. Il marche dans Ganagobie comme, il y a dix ans, il marchait sans y croire dans le Louvre, aspiré par la croix de Cimabue, la croix de Santa-Croce à Florence, exposée là! suspendue dans l'espace! bloquant toute perspective pour siphonner les regards des croyants jusqu'à l'aveu de leur foi... Ainsi le voulaient les primitifs italiens. L'éblouissement de Martin ne dure qu'un instant et, comme il y a dix ans, toute image ayant disparue, il ne reste dans sa mémoire, gravé, que le négatif inversé du sentiment vécu: le tau blanc de la croix. Telle est l'origine, simple, du motif qui depuis 1984 n'a cessé de nourrir son œuvre gravée.



Le projet T

VINGT ANS ET 1200 PLAQUES PLUS TARD...

Martin Müller-Reinhart est graveur et peintre, mais c'est uniquement de l'œuvre gravée dont il sera question ici. Né à Solothurn en Suisse, Martin fait ses études à Berne; un baccalauréat classique obtenu en 1974. Deux années auparavant, il avait eu l'envie d'étudier l'architecture, mais la perspective kafkaïenne de se dissoudre dans la ruche anonyme des bureaux d'études l'y avait fait renoncer. Restait le désir concret des volumes précis installés dans l'espace à perte de vivre. Le désir de toucher la matière, pas de l'étudier. L'approche directe, dans un atelier, pour en finir avec l'école!

Il effectue alors un premier apprentissage chez François Lafranca, à Locarno. La peinture, le dessin, tout l'intéresse, mais la gravure le séduit. La morsure si parti-

culière de l'encre jamais noire, jamais blanche, sur le papier blessé le fascine. Le vif-argent de l'encre, dont l'énigmatique pureté transforme la moindre tache, même les erreurs, en autant d'inventions l'obsède... Pour en savoir plus, Martin Müller s'installe à Paris en 1977 afin de travailler dans le prestigieux atelier de Lacourrière et Frélaut, à Montmartre, là où l'attend comme un cortège la mémoire des Picasso, Mirò, Chagall, Matisse... et la relève des Soulages, Debré, Bougie et tant d'autres de passage.

Lui, vingt ans et 1 200 plaques plus tard y travaillera encore! Il aura tout essayé, tout accompli, tout épuisé: le burin, la pointe sèche, la taille-douce, le sucre, la roulette, la manière noire, l'abrupte eau-forte et la subtile aquatinte, son médium de prédilection. Allant invariablement du blanc au noir (sauf pour la manière noire), du non-gravé

au gravé. Cherchant à matérialiser une ligne, comme pour dessiner, avec un médium que le dessin ne permet pas. Les volumes qui en résultent expriment, ou plutôt compriment, cette espèce d'ascèse esthétique qui, durant vingt ans, comme Ulysse, va faire dériver Martin Müller à planter des visions inédites sur des chemins de regards qui n'existent pas encore. Et qui, il en est sûr, n'existeront jamais. Qu'importe! Ne compte que le travail, cette routine écrasante seule capable de lui offrir sa liberté intérieure. Mais au fur et à mesure va s'accumuler une somme d'expériences telle, qu'elle en devient presque indéchiffrable. Mille deux cents plaques gravées vierges de tout tirage!* Comment lire une telle somme? À quel public l'adresser?

LE PROJET T

C'est alors qu'un bref séjour à Montréal, en 1993, va livrer à Martin une solution inattendue: regrouper sur la même feuille de papier (Arches 120 X 80 cm) une quinzaine de plaques, sans ordre, et sans autre rapport que l'espace du papier. Une pure accumulation qui va créer un saisissant ensemble fortuit, à la manière dont l'accumulation des maisons finit par créer des villages, puis

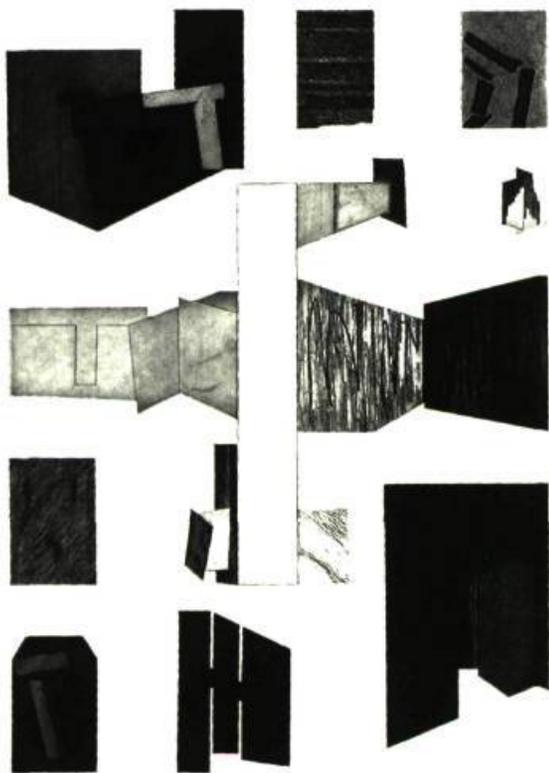
des villes, sans aucun autre plan d'urbanisme que le fil du temps. Et pourtant, cette solution trouvée (comme par hasard — mais depuis quand le hasard légifère-t-il en art?), il ne la saisit pas immédiatement. Il lui faudra encore pratiquement trois ans et une série de discussions décisives avec le galeriste montréalais Éric Devlin pour aboutir à la définition du: *projet T*. Ce projet? Établir un inventaire de la totalité de l'œuvre gravée, pour extraire de cette masse un choix de 674 plaques tirées sur 50 feuilles d'Arches (120 X 80 cm) à 11 exemplaires. Projet fabuleux et qui suscite immédiatement l'enthousiasme de ceux à qui il en parle, mais projet colossal du point de vue financier. Où trouver la somme nécessaire à sa réalisation? À qui s'adresser?

C'est alors que le projet obtient un prix inespéré!... Le Prix du mécénat suisse, en 1997. Prix qui s'accompagne aussitôt d'une première forme de reconnaissance internationale. Et le *projet T* recevra, en effet, une triple exposition: en Belgique, en Suisse, puis au Canada, à Montréal, à la galerie Éric Devlin en novembre 2000. Et déjà la Bibliothèque nationale de France s'y intéresse; d'autres institutions suivront qui ne manqueront pas d'alerter les collectionneurs publics et privés... De tout cela Martin Müller-Reinhart devrait s'enthousiasmer, à tout le moins pourrait se réjouir d'une telle reconnaissance; devrait... pourrait... Martin n'a jamais eu le temps d'apprendre ces mots-là, il est resté trop longtemps dans la marge pour pouvoir rester en marche... Déjà il est reparti ailleurs. Il marche en Provence!

L'ORDRE DE LA LUMIERE

Dans la tête de Martin souffle le mistral d'une incertitude. Il attend qu'on accepte un projet qui le hante depuis six ans: renouveler la lumière de Ganagobie, créer les vitraux de son abbatale. Comme Soulages à Conques...

Quand il y pense, c'est comme un feu, une fête, un coup de poing, c'est son grand-œuvre, c'est sa somme!... «Je donnerais tout pour la réaliser», dit-il. Mais voilà, il ne peut rien faire d'autre qu'attendre. Avec cette cathédrale dans la tête qui le brûle d'idées nouvelles qu'il ne peut pas réaliser. Il attend. Il est en route sur les chemins invisibles d'une Provence intérieure. Martin marche sur ses propres traces. Se noie dans ses souvenirs. Il a huit ans, neuf ans. C'est un mercredi, et il se souvient très bien de cette sensation de chaleur douce sur sa tête d'enfant sage, les cendres du mercredi saint. Au bout des doigts scintille encore la riche palette du gris à l'origine du gris. La couleur la plus gaie, la plus profonde, l'unique flamme entre le blanc, la couleur de l'absolu, et le noir, la couleur de l'esprit. Le monachisme esthétique de Martin lui vient de cet enfant; il ne cherche pas l'absolu, il en part. Ce dont il s'éloigne, c'est du formalisme vide, celui qui à travers les modes glisse vers le design, dérape et touche au néant de la commercialisation. Ce dont il s'approche, c'est de ce qui ne passe pas dans ce qui passe; le concret habité qui laisse des traces aussi fortes que les abrasions du sacré sur les images derrière lesquelles chacun se protège des autres. «L'acte qu'on fait se suffit si on le fait bien», me confie-t-il. «Longtemps, j'ai pensé qu'il était suffisant de faire, de produire. Maintenant je pense aux autres, je considère l'espace vécu par les autres.» La quête de Martin Müller-Reinhart a longtemps oscillé entre l'unité comme moteur de son accumulation d'œuvres jusqu'à la perte de sens et la routine comme enfermement de la liberté dans cette prison intérieure qu'on nomme: soi. Au mitan de sa vie, cette quête d'unité s'offre désormais comme un dialogue du silence et de la parole; l'éternité en acte, incarnée par un pêle-mêle de gris chauds en suspension dans de la lumière pure. Au point que je ne pense pas m'avancer beaucoup en proposant de lire les planches du *projet T* comme: les vitraux de papier de Ganagobie. L'artiste substituant ainsi au hasard qui ne nous apprend rien, le plus puissant des ordres: l'ordre de la lumière. □



Le projet T